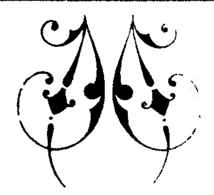
Un autre Fallon.

* * *

Leur Sosie



Les agissements de Monseigneur Henry O'Leary, archevêque d'Edmonton, au Canada, dévoilés par le R. P. Henri Voisin, de la Société de Marie de Tinchebray, victime de la francophobie de l'imitateur fidèle des évêques irlandais des Etats-Unis: il tient de race.

* * *

C'est le scandale! Qui en est responsable?
Est-ce la victime ou le persécuteur?

Au Lecteur

Tous ceux qui observent attentivement ce qui se passe autour d'eux, à part les âmes viles qui font passer leurs intérêts bien au-dessus de la vérité et de la justice, sont unanimes à condamner énergiquement les agissements, les intrigues insensées des évêques irlandais où qu'ils soient, aux Etats-Unis ou au Canada: une suite de tracasseries indignes d'hommes revêtus d'une si haute et si sublime dignité pour arriver à dominer.

Suprême trahison! l'un des moyens qui leur semble le plus propice pour atteindre leur but, c'est de voler aux autres races, l'âme de leurs enfants, en essayant sournoisement de leur faire abandonner leur langue maternelle, dans le but de les jeter corps et âmes dans le grand tout matérialiste anglais où ont déjà pourtant sombré des millions de leurs compatriotes dont le malheureux sort ne semble pas les émouvoir: voilà le programme de la N. C. W. C.

Grand Dieu! où allons-nous? si nos propres évêques sont si indifférents au salut des âmes confiées à leur soin! L'un des évêques de la Nouvelle-Angleterre—nous brûlons de livrer son nom au public—à qui l'on faisait humblement remarquer un jour que plusieurs centaines de familles canado-américaines, autrefois pourvues d'une paroisse nationale et aujourd'hui privées de cet avantage, après avoir ridiculement changé leurs noms, ne mettent plus le pied à l'église, répondit ces paroles, terribles dans la bouche d'un évêque: "Je ne suis pas pour courir après les âmes!" Quel blasphème, Monseigneur! Et si habile à courir après la piastre!

Et combien pareil langage ne cadre guère avec celui de N. S. J. C. qui lui n'a pas craint de livrer sa chair sacrée aux ronces des précipices pour courir après la brebis qui allait s'égarer; combien cette attitude est opposée à celle de saint Paul et des apôtres ses compagnons d'apostolat qui par monts et par vaux, malgré les persécutions les plus atroces, sont allés prêcher l'Evangile du Christ. Il n'attendaient pas, eux, que d'autres aplanissent la voie!

Le document qui suit montre dans toute sa crudité, la manière d'opérer de Leurs Grandeurs irlandaises! L'archevêque O'Leary d'Edmonton, dans l'Alberta canadien,—autre Fallon!—n'est que le Sosie des nôtres, ce qui est dit de lui, s'applique à la lettre aux évêques de la Nouvelle-Angleterre, seul le nom est à changer.

L'auteur de ce factum révélateur, un religieux français dont la Congrégation, au mépris le plus élémentaire du droit canon, a été dépouillée de biens péniblement acquis, a eu le courage de dire à l'Irlandais superbe qui est en train de saccager l'héritage que lui a légué son humble prédécesseur français, Monseigneur Legal, O. M. I., le rôle infâme qu'il remplit dans un diocèse dont la majorité des fidèles est de langue française. Il termine son réquisitoire par ces mots: "C'est le scandale! Et qui en est responsable?Est-ce la victime ou le persécuteur?" Le lecteur va juger.

E. L.

A MGR H. J. O'LEARY, EDMONTON

LETTRE DU REV. PERE H. VOISIN

Red Deer, le 14 octobre 1924.

A Sa Grandeur Monseigneur O'Leary,
Archevêque d'Edmonton.

Monseigneur:—

Le respect n'exclut pas la franchise et l'obéissance due à l'autorité peut s'allier à une certaine indépendance que commande la dignité personnelle. Votre Grandeur me permettra donc, au moment de quitter son diocèse, de lui adresser ces quelques réflexions. Elle me sont inspirées par le désir de mettre les choses bien au point et nullement par esprit étroit d'acrimonie et de ressentiment.

Le départ de tous nos Pères d'un diocèse où ils ont vécu vingt années de dévouement, est un des tristes épisodes de cette persécution d'une race par une autre qui désole le diocèse d'Edmonton depuis que votre Grandeur en a pris possession. L'Alberta lui-même n'est qu'un coin de ce vaste champ de bataille où depuis cinquante ans les Irlandais catholiques essaient, avec une ardeur digne d'une meilleure cause d'assujetir et d'annihiler partout où ils le peuvent, leurs frères Canadiens de langue française.

A cette fin, ils tentent d'accaparer les centres d'influence, universités, sièges épiscopaux. Témoin leurs efforts pour angliciser l'université d'Ottawa, et leurs succès en s'emparant d'évêchés de l'Est où l'élément Canadien-Français l'emportait sur l'élément Anglais.

Ces manœuvres concordent, d'ailleurs, admirablement avec ce que nous savons du caractère irlandais. L'Irlandais Canadien, à peine échappé depuis deux ou trois générations au joug Anglais, s'empresse de devenir persécuteur à son tour, justifiant une fois de plus le proverbe qu'"il n'est pas de pire tyran que l'esclave émancipé." Amateur du confort, l'Irlandais s'attribue les postes péniblement créés et développés par ses frères les prêtres de langue française. L'Alberta en fournit une preuve nouvelle.

Quand cette province a paru un fruit mur, les Irlandais s'y sont abattus, y installant un évêque de leur race, qui s'empresse, à son tour, de déblayer le pays de tout ce qui est français.

Friand d'autorité, l'Irlandais recherche naturellement la mître, et, comme on l'a dit spirituellement, à défaut d'une crosse, il se contente d'un bâton de policeman, mais il lui faut et l'insigne du pouvoir et le pouvoir lui-même. A l'appui de cette assertion, veuillez vous rappeler, Monseigneur, ce prêtre Irlandais d'Ontario, qui, l'an dernier, venait vous offrir ses services, oui, mais en qualité de vicaire-général, ni plus ni moins! Vous souvenez-vous, Monseigneur, de ces jeunes étudiants canadiens qui, au moment de quitter Rome, déclaraient qu'ils n'y reviendraient qu'évêques ou archevêques? Ils ont tenu parole, et l'un d'eux est devenu le titulaire actuel du siège d'Edmonton. La prophétie s'est accomplie. Malheureusement c'est un genre de prophétie qui ne se rencontre pas dans la vie des saints.

Je puis donc affirmer, sans blesser votre Grandeur,—car la vérité ne s'aurait offenser,—que la question irlandaise, qui, depuis un demi-siècle est pour l'Eglise canadienne un brandon de discorde et une cause d'affaiblissement, s'est posée dans ce diocèse depuis votre prise d'office. Ce n'est pas, comme on pourrait le croire, le fait de la nomination d'un évêque irlandais qui l'a automatiquement déchaînée. Non, et, dans cette circonstance, j'ai admiré la largueur de vue et l'esprit éminemment catholique de l'élément français.

Rappelez-vous, Monseigneur, leur accueil: il fut chaud et il était sincère. Et leur mérite fut grand. Ils avaient toujours eu un évêque français; l'élément français, en dépit des statistiques irlandaises, était et est le plus considérable des groupes ethniques qui composent votre diocèse. Mais Rome avait parlé, et, en fils soumis, ils accueillirent celui qu'on leur envoyait. Comme vous le disait récemment une voix autorisée de l'Est, en parlant des Canadiens-français: "Si vous les aimez, Monseigneur, ils vous aimeront." Oui, eux, nos Pères, moi-même, tous nous ne demandions qu'à vous aimer et continuer sous votre houlette la vie de famille qui fut notre joie, sous votre très regretté prédécesseur.

Faut-il le dire, Monseigneur, vous ne nous avez pas aimés, vous ne nous aimez pas. Il est de plus en plus évident que vous êtes arrivé ici avec un esprit et un plan d'action complètement anti-français. On souhaiterait que vous fussiez de votre race, par ce qu'elle a de noble, de généreux et d'ardent, et non par ce qu'elle a d'étroit dans son nationalisme ambitieux et exclusif. Vous avez apporté avec vous le programme anti-français des Irlandais d'Ontario, et vous consacrez à son triomphe le pouvoir que vous confère votre haute dignité.

Et ce ne sont pas là des assertions injustes, œuvre d'un nationalisme français outré. Je suis fier, sans doute, de ma race comme Votre Grandeur a le droit de l'être de la sienne, mais Dieu sait que je me suis toujours gardé d'un chauvinisme qui est une

triste faiblesse et du mépris des autres races qui est une injustice. Dans notre ministère, j'ai traité toutes les races avec le même amour qui est celui de Jésus pour les âmes. Fidèles et prêtres de toute provenance, je les ai toujours considérés les uns comme mes enfants, les autres, comme mes frères dans le Christ.

Voilà ce que nous Canadiens-français, nous attendions de notre nouvel évêque irlandais. Hélas! cet amour large et supérieur aux étroitesses du nationalisme, peut exister dans certaines de vos déclarations publiques, mais il n'existe sûrement pas dans l'ensemble de vos actes qui révèlent tout le contraire.

A défaut d'amour, nous nous serions contentés de justice, mais elle nous est refusée.

Je ne veux pas me contenter d'affirmer, je vais prouver.

Vous n'aviez pas franchi la limite de votre diocèse depuis deux heures que votre mentalité et votre plan d'action se trahissaient. "Il y a bien trop de communautés de femmes dans ce diocèse", disiez-vous devant moi. Mais alors, pourquoi avoir si vite appelé les Soeurs de Saint-Joseph, celles de la Charité du Nouveau-Brunswick, et bientôt, sans doute, celles de la Lorette? Est-ce une contradiction? Nullement. Les trois congrégations mentionnées sont anglaises et il n'y en aura jamais trop dans ce diocèse: ce sont les seules religieuses françaises dont le nombre offusque votre Grandeur.

Dans une paroisse du Nord, vous avez dit qu'il y avait ici deux tiers de religieux de trop. Voilà pourtant que vous acceptez les Rédemptoristes. Même explication: ce sont des Rédemptoristes anglais et vous poussez l'amabilité jusqu'à leur tailler une paroisse aux dépens surtout des Franciscains et au mépris des engagements formels pris par votre prédécesseur. C'est la théorie des "Traités chiffons de papier" introduite dans l'Eglise par les administrations irlandaises! Ces Franciscains ne sont-ils pas une de ces gênantes congrégations françaises dont il y a deux tiers de trop dans le diocèse d'Edmonton?

La conclusion de cet état d'esprit s'imposait. Ces trop nombreux religieux et religieuses françaises constituaient un obstacle à vos projets d'anglicisation: il était logique de chercher par tous les moyens à s'en débarrasser. Tels ont été jusqu'à présent la grande pensée et l'effort dominant de votre administration.

Vous avez commencé par les Oblats de Marie Immaculée, ces magnifiques fondateurs sans lesquels il n'y aurait ni archidiocèse ni archevêque d'Edmonton, et, au grand scandale de tous, vous avez poussé la spoliation à ses dernières limites. Vous amputez les Franciscains. Vous avez transplanté pour les étouffer plus sûrement, les Pères du Sacré-Coeur de Saint Quentin. Les Jésuites et leur collège français ne sont naturellement pas oubliés. Et si, dans certains Ordres désorganisés et affaiblis, il se produit des défections et des sécularisations, vous en serez la cause indirecte mais responsable devant Dieu.

J'arrive à notre humble congrégation. Même procédé de

spoliation graduelle, progressive, qui aboutit à la terrible alternative: *ou tout quitter, ou périr étranglé.*

Voyons les détails de la stratégie irlandaise. J'ai eu l'honneur d'essuyer le feu le premier. Red Deer était le centre naturel d'où nous desservions deux districts distincts: Nordegg à l'Ouest, Olds au Sud. Dès 1922, Votre Grandeur m'annonce qu'elle va envoyer un prêtre résident à Olds. Je fais remarquer: nous ne nous opposons pas à une réduction de territoire; veuillez seulement, dis-je, envoyer ce prêtre à Nordegg et nous laisser Olds. Je vous donnai les raisons. Nordegg est uniquement accessible par le train et seulement trois fois par semaine; le voyage, à lui seul, prend quatre jours. Dans ces mines où les accidents sont fréquents, comment arriver à temps pour assister les blessés? Olds, au contraire, est à notre porte avec six trains par jour et des routes d'auto. Nordegg est plus riche et peut mieux soutenir un prêtre. Enfin, le Père en charge de ces district fatigué par quinze années de missions et par trois ans de guerre comme brancardier militaire, a droit, semble-t-il, à des ménagements, et le district de Olds le fatiguerait moins. En somme, l'intérêt financier du futur desservant irlandais, l'intérêt spirituel du district minier de Nordegg, les égards dus à un vieux missionnaire et ex-soldat, éprouvé par le service, tout faisait à Votre Grandeur un devoir d'accorder cette concession.

Qu'en fut-il? Deux mois après, sans même avertir notre Provincial, vous m'annonciez en quatre lignes sèches l'arrivée d'un successeur non pas à Nordegg, mais à Olds. Pas un mot de remerciement pour nos dix-sept ans de service dans ce district. Et, dans votre hate de nous déposséder, n'ayant pas de prêtre anglais disponible, vous trouviez bon de détacher de sa congrégation et d'isoler un Père du Sacré-Coeur. Celui-ci ne restait que quinze jours dans ce district, d'ailleurs incapable de maintenir un prêtre. Mon confrère, justement blessé de ces procédés, quittait Red Deer, et les deux cents familles catholiques, de ces grands districts, dmeuraient plus de six mois dépourvues de tout secours religieux.

Vous aviez dépouillé la mission de Red Deer donnée par Rome à notre Congrégation "Titulo Perpetuo" de tout son territoire, comme si l'autorité de Rome ne comptait pas devant la vôtre. C'était un premier résultat, mais Votre Grandeur ne le jugea pas encore suffisant. Il fallait nous rendre la position plus intenable.

Vous veniez d'inaugurer un mouvement d'immigration écossaise dont vos prêtres irlandais, tout aussi bien que moi, se permettent de critiquer la sagesse. Vous aviez mis les nouveaux colons dans un établissement temporaire à cinq milles de mon église. Rien de mal à cela. Mais voici qu'en même temps vous érigiez cet établissement écossais en paroisse régulière au milieu de la paroisse déjà existante de Red Deer, au *mépris du droit canon* qui condamne formellement un pareil procédé, puisque

c'est le territoire et non la langue qui sert de base à la formation des paroisses. Agissant à mon égard avec une suprême désinvolture, vous ne m'avez même pas averti de cette organisation canoniquement illicite, ni du modus vivendi que vous aviez réglé, et le prêtre écossais en charge, qui s'était d'ailleurs gardé de me rendre visite, venait faire des baptêmes jusque dans la ville de Red Deer, se servait de mon église et de mon cimetière pour faire ses enterrements sans même penser à m'offrir un remerciement.

J'ai miséré pendant vingt ans dans cette chétive mission de Red Deer, et, au moment où quelques familles nouvelles pourraient la renforcer et redonner un peu de courage au prêtre, on s'empresse de les soustraire à sa juridiction. J'ai fait le ministère parmi des nationalités très diverses, je confesse en huit langues vivantes. Faut-il donc des talents supérieurs quand il s'agit de s'occuper de colons écossais? Bien que je n'approuve pas les plans de colonisation de Votre Grandeur, parce qu'ils mettent en danger la foi de ces braves gens, (et eux-mêmes sont les premiers à le reconnaître), j'ai assez de dévouement sacerdotal pour m'occuper d'eux autant que des autres. Le fait est que j'ai déjà soulagé la misère extrême de plusieurs d'entre eux. Votre Grandeur peut-elle en agir de la sorte avec un prêtre qui s'est dépensé vingt ans durant dans ce diocèse, peut-elle le traiter dédaigneusement de "gloomy fellow", peut-elle lui prodiguer d'autres épithètes encome moins flatteuses et demander ensuite avec une candeur amusante: "He is sore at me; I do not know why?" Que votre évêque vous ait infligé pareil traitement quand vous étiez simple prêtre, que Rome se rende coupable d'injustices analogues vis-à-vis de l'archevêque d'Edmonton et quels seraient vos sentiments et votre attitude, je vous de demande?

Soyez sûr que la population catholique et même protestante de ce district, se rend parfaitement compte de l'injustice dont je suis la victime.

Le rédacteur d'un journal anglais protestant, en m'assurant des regrets que cause mon départ à la population non-catholique de la ville, ne touchait-il pas la note juste quand il me disait: "Between us, Father, racial feuds are stronger than religion?"

Un catholique anglais de Marmora, Ont., appréciait ainsi et très justement l'action de Votre Grandeur: "Well, Father, it seems to me they kick you out. It is just as if I had taken up a homestead, cleared it, worked hard on it, and, when I am getting old and expect to get some comfort out of it, they would throw me out and force me to start again. You have built everything here and they get rid of you. The Bishop must be educated: how can he do that? I tell you, Father, I have not been to church so very much, but they will see me still less in their Irish church!" Et cet homme a dans la paroisse cinq enfants mariés et tous dans les mêmes dispositions. Votre Grandeur, dans ses sermons, parle éloquemment de son zèle "for immortal souls". Il faut avouer qu'en pratique, elle ne prend pas les moyens de leur faire du bien.

puisque l'injustice, surtout quand elle émane des hautes sphères ecclésiastiques, éloigne les âmes de la religion, au lieu de les y attirer.

Votre Grandeur, sans doute pour justifier sa conduite envers moi, a insinué que j'étais un prêtre étrange, que je n'avais pas célébré la Sainte Messe, lors de sa visite à Red Deer en 1922. Voyons les circonstances. Le samedi, nous étions à Rocky Mountain où je célébrai la grand'messe et jeûnai jusqu'à une heure d'après-midi. A votre demande, vers quatre heures, nous reprenions le chemin de Red Deer sous une pluie diluvienne et par des routes abominables. Vous insistiez pour que ce fut ma petite Ford, au lieu de votre puissante machine, qui ouvrit le chemin. A vingt milles de Red Deer, à onze heures du soir, vous me laissiez tout seul dans la tempête avec une machine endommagée, afin de gagner du temps. A quarante-huit ans et avec une santé ébranlée, on supporte mal de pareils assauts: rien d'étonnant que le lendemain je ne fusse pas en état de célébrer. Si, aussi heureux que votre Grandeur, muni de deux bons repas, et fumant de gros cigares, j'avais éte confortablement allongé au fond d'une Oldsmobile huit cylindre, pilotée par un chauffeur expert, il est certain que j'aurais pu dire la messe le jour suivant.

Que direz-vous alors de vos prêtres de langue anglaise? Récemment, un de ces messieurs, en visite dans une petite ville où je me trouvais, fut invité par le curé à dire sa messe à l'heure qu'il préférerait. Le visiteur s'empressa de décliner l'offre. Nous ne le vîmes point le lendemain et pourtant il n'avait pas conduit huit heures de suite une Ford dans les bourbiers de l'Alberta!

Laissant ma pauvre personne pour revenir à la question plus générale de votre lutte antifrançaise, j'affirme que Votre Grandeur a cherché par tous les moyens à se débarrasser de nous et des autres religieux français. Il y a quelques semaines, vous me signifiez, par l'intermédiaire de mon supérieur, de quitter Red Deer dans l'espace d'un mois, ainsi qu'on donne son congé à une vulgaire servante. Mon supérieur vous a demandé si vous aviez des raisons canoniques à invoquer contre moi. Non, avez-vous dit. Mais qu'importe, quand on a résolu d'évincer un pauvre prêtre français? Depuis trois mois déjà, le bruit courait dans le diocèse que mon successeur anglais était nommé. Mais je ne suis pas seul atteint. Le tour de notre Père de Big Valley, a sonné: vous lui avez coupé son district au point de ne lui laisser, comme à moi, qu'un nombre de familles insuffisant pour l'occuper et le faire vivre. En même temps la nouvelle venait d'Edmonton que le R. P. Leconte avait un successeur de nommé pour Castor. Naturellement il n'y a pas de fumée sans feu et nous savons que ces rumeurs étaient fondées.

Tout cela dénote un parti pris, un plan arrêté et qui se déroule logiquement d'ostraciser aussi rapidement que possible les prêtres français, les religieux d'abord, et de les remplacer par ces nombreux jeunes Irlandais, éduqués aux frais du diocèse, dans

les séminaires de l'Est.

Voici en résumé la situation. Prélat irlandais, vous avez trouvé ici un clergé presque exclusivement français et en grande partie régulier. Ce n'est ni votre faute ni la nôtre. Les Irlandais ne s'égarent pas dans les pays de missions, durant la période héroïque de leur fondation. A défaut des Irlandais prudemment cantonnés dans le confort de l'Est, les Français ont du faire ce travail nécessaire, ces Français que le Cardinal Van Rossum appelait récemment les premiers missionnaires du monde. Votre prédécesseur, qui était français, a trouvé des prêtres français et c'est parmi eux qu'il continua de recruter ses collaborateurs: c'était naturel. On vous reconnait, Monseigneur, un droit analogue et personne ne vous aurait reproché de faire appel à des prêtres de votre langue pour remplir les vides causés, trop vite hélas! par la maladie, la mort ou d'autres causes accidentelles. Mais ce que nous réprouvons, ce que la justice réprouve, c'est que froidement, de parti pris, vous manœuvriez pour éliminer de force plutôt que de gré de dignes prêtres français qui ont consacré quinze ou vingt ans de leur vie à ces missions au profit de l'élément anglais que vous désirez introduire au plus vite. Si nous avions servi avec le même zèle et pendant le même temps une compagnie laïque, le C. P. R., par exemple, elle nous aurait décerné des "stripes" d'anotement et un avancement proportionné, tandis que par le représentant de Dieu de toute charité, nous sommes forcés d'abandonner des postes péniblement fondés, nous sommes jetés presque sur le pavé, réduits à mendier ailleurs un refuge pour les quelques années qui nous restent à passer sur la terre. C'est une injustice criante.

Oui, j'ai consacré à votre diocèse les vingt plus belles années de ma vie, j'y laisse le meilleur de ma santé et je suis contraint par l'intransigeance irlandaise de recommencer ailleurs avec des forces diminuées.

Il suffit d'un peu de cœur pour comprendre l'odieux d'une politique aboutissant à de pareils résultats. Je fais appel au sentiment et malheureusement, hélas, votre Grandeur en manque totalement. Je n'en veux que le témoignage de vos propres prêtres Irlandais, des témoins non suspects en la matière. L'un d'eux, en sortant de votre bureau, s'écriait: "Indeed, that man has no heart!" et un autre me disait: "He uses his priests, he does not love them." Donc, inutile pour les cœurs brisés de vous crier leur douleur.

Vous direz sans doute en haut lieu, Monseigneur, pour pallier ce que ce traitement a d'odieux: De quoi se plaignent-ils? Ne leur ai-je pas offert une bonne paroisse et ne l'ont-ils pas refusée? C'est vouloir recouvrir une injustice du manteau honnête de la bienveillance. Raisonnons, Monseigneur. Vous avez répété que vous nous reprendriez tous nos postes, mais que vous les remplaciez par un autre assez important pour nous grouper tous et nous permettre de vivre en religieux. Naturellement c'était de la di-

plomatie et l'événement a justifié nos prévisions. Vous nous avez offert une paroisse de 135 familles groupées, c'est-à-dire, du travail pour un prêtre. Et nous étions six à ce moment. Ou bien nous acceptions, c'est-à-dire, nous nous condamnions à vivre des œuvres et à mourir de faim six ensemble dans ce poste unique, perspective peu attrayante, vous en conviendrez, ou nous devions chercher ailleurs pain et travail pour ces cinq prêtres mis à pied par leur évêque (un évêque, entre parenthèse, qui publie aux quatre coins de la presse qu'il manque de prêtres!) Allons, appelons votre offre de son vrai nom: c'était une expulsion déguisée. J'ai été la victime d'une pareille expulsion, et tout aussi déguisée, de la part des francs-maçons durant la persécution de 1904, et je parle d'expérience.

Me permettrez-vous, Monseigneur, de relever chez vous, un phénomène extraordinaire? Avec certains autres dons, Dieu a départi à Votre Grandeur une mémoire remarquable. Comment expliquer certaines défaillances de cette mémoire et comment se fait-il que ces défaillances aient pour résultat habituel de donner à vos actes une couleur avantageuse? J'apporte des faits à l'appui.

1o—Pour expliquer comment vous nous aviez dépouillés de notre paroisse de Vegreville, vous avez répété dans tout le diocèse ce que vous m'aviez dit avec un accent de sincérité qui m'avait momentanément convaincu: "J'ai soutenu autant que j'ai pu votre Père Curé, mais à la suite de l'incident regrettable dont il est responsable, que vouliez-vous que je fisse? J'ai dû l'abandonner et reprendre la paroisse."

Voilà l'explication. Voici les faits. A date du 17 janvier 1922, vous écriviez à notre Provincial: "I am considering the possibility of taking over the parish of Vegreville and appointing there a secular priest." Il eut été plus exact de dire que la reprise de la paroisse était déjà résolue. Or, c'est seulement le 20 janvier que vous receviez une lettre du Dr Bélanger, vous informant du coup de poing que lui avait administré la veille le Père Curé en réponse aux bruits infâmes qu'il faisait circuler contre lui. Le coup de poing, selon l'explication répandue par Votre Grandeur dans le diocèse, avait nécessité la reprise de la paroisse. Or, les documents précités démontrent que la reprise de la paroisse était antérieurement résolue, et que la nouvelle de cette reprise avait été portée, en forme douce, à la connaissance de notre Provincial trois jours avant que vous n'ayez eu connaissance du fameux coup de poing. A moins d'un don de prophétie, auquel Votre Grandeur ne prétend sûrement pas, elle ne pouvait, le 17 janvier, penser à reprendre une paroisse, à cause d'un coup de poing, (un mouvement primo primus) qui ne se déclancherait que deux jours plus tard. Une réflexion de Votre Grandeur à un prêtre, à propos du coup de poing historique, met hors de doute votre dessein de nous dépouiller de cette mission. Vous disiez en substance: "J'ai été heureux de cette occasion de reprendre Vegreville:

si je ne l'avais saisie, des années eussent pu passer avant qu'il ne se présente une chance aussi belle.

2o—Une autre défaillance de mémoire. Un prêtre d'une province voisine, m'écrivait. J'ai vu votre évêque: je suis désolé de votre mauvaise santé. Vous voulez donc quitter Red Deer où vous avez fait tant de bien!... Cette explication de mon départ donnée par Votre Grandeur était postérieure de plusieurs semaines à la mise en demeure donnée par elle à notre Provincial de me retirer dans les trente jours. Ma santé est meilleure que jadis, et je désirais si peu quitter Red Deer que Votre Grandeur m'a fait un crime de déclarer que, tant que je n'aurais pas trouvé un débouché, je resterais dans le presbytère qui est notre propriété. Donc, l'explication de mon départ donnée par Votre Grandeur n'est pas heureuse puisqu'elle va totalement à l'encontre des faits.

3o—Au mois d'avril, les sœurs de la Sagesse exprimaient à Votre Grandeur leur désir de céder à une autre communauté leurs œuvres de Red Deer et de Castor. Vous protestez que vous ne les laisserez pas partir, que vous demanderez à la provinciale de fonder de nouvelles maisons afin qu'elles puissent s'ériger en Province. Or, quelques jours après, votre mémoire défaillit et vous proposiez aux "Soeurs du Nouveau Brunswick," des anglaises, de prendre les établissements de la Sagesse pour 75,000.00 dollars.

Le 10 juin dernier, en donnant la Confirmation au Couvent de Red Deer, vous répétiez trois fois, en ma présence, et en l'espace d'une heure, une déclaration charmante d'amabilité: "Mes Sœurs, vous désirez vous retirer. Vous ne partirez que lorsque je vous donnerai la permission, et, comme je ne vous la donnerai pas, vous serez obligées de rester." Eh! bien, en juillet, l'aimable assurance était oubliée et les Sœurs anglaises de Lorette recevaient le conseil de venir visiter le couvent de Red Deer, visite dont elles ne purent que maladroitement déguiser le but.

4o—La rumeur que j'allais être remplacé à Red Deer, a déterminé l'envoi à Votre Grandeur d'une pétition que trois personnes seulement ont refusé ,de signer. Votre Grandeur veut bien à tort, que je sois derrière cette démarche. Je ne m'en suis pas mêlé voulant que sa spontanéité lui donnât toute sa valeur.

Or, l'autre jour, Votre Grandeur expliquait à notre Provincial que c'est l'envoi de cette pétition qui a motivé sa lettre par laquelle elle lui donnait trente jours pour me déplacer. Or, votre sommation a précédé la pétition de trois semaines. Comment donc l'ordre de me déplacer aurait-il pu être motivé par une pétition qui n'existait pas encore?

5o—A notre Provincial qui vous informait que nous abandonnions toutes nos missions, vous répondiez le 25 septembre: "Cette nouvelle (du départ général) m'a causé une grande surprise. (Nous nous permettons d'en douter) et je vous dois dire que je regrette surtout de vous perdre, cher Père Leconte."

Or, deux ou trois semaines plus tôt, le Dr McPherson apprenait d'Edmonton que le "cher Père Leconte" avait déjà un successeur de nommé et lui en transmettait la nouvelle. Je ne vois pas comment harmoniser les regrets exprimés avec les dispositions si prudemment prises pour remplacer ce "cher Père Leconte" sans recourir à l'explication d'une nouvelle défaillance de mémoire.

6o—Le presbytère de Trochu nous appartient. Notre Provincial a traité avec Votre Grandeur de sa vente à la Paroisse. Une première fois, à l'archevêché, après Pâques, une seconde fois, à Castor même, en septembre, Votre Grandeur a déclaré au Père Leconte que le prix proposé de $4,000.00 était raisonnable et voilà que le Rév. McNabb, notre successeur à Trochu, nous dit que le prix à lui mentionné par Votre Grandeur, est de $3,000.00 seulement. Erreur de mémoire et pourtant, j'ai plusieurs fois admiré la fidélité avec laquelle cette mémoire, si souvent défaillante à notre égard, retenait tout, y compris chiffres et dates.

7o—Au fait, un personnage important de cette Province m'avoue que dans plusieurs circonstances, il avait remarqué chez Votre Grandeur pareille lacune de mémoire. Dans la position élevée occupée par Votre Grandeur, il y a là une infirmité regrettable qui commande toute ma sympathie.

Ce n'est donc un secret pour personne, ni dans le diocèse, ni dans tout le Canada, que Votre Grandeur veut angliciser son diocèse. Certains évêques francophobes ont agi brutalement, et, ils ont du moins le mérite de la franchise. Votre Grandeur préfère le camouflage, une tactique mise en honneur par la guerre, mais elle ne fait illusion à personne. On peut obtenir pour un Canadien-Français méritant le titre de Monsignor (ce qui dispense de lui conférer le titre de Vicaire-Général qui semblait devoir lui revenir) ; on peut proclamer dans un discours qui a fait sourire que les colons Canadiens-français seraient reçus à bras ouverts par l'archevêque (le cœur le sera moins sans doute) ; on peut même pousser l'habileté jusqu'à recommander dans une lettre au clergé la diffusion du journal français l'"Union". Autant d'actes de diplomatie dont on compte sans doute se faire une arme pour démontrer en haut lieu l'existence d'une tolérance qui n'existe pas. Vains efforts! Personne ne s'y trompe, ni l'auteur de ces actes extérieurement bienveillants, ni ceux qui en sont les bénéficiaires.

Le fait est là dans toute la brutalité. Votre Grandeur a déchaîné la lutte de races dans un diocèse qui l'ignorait encore et qui ne la connaissait que par les tristes échos de l'Est. Jusqu'ici, Votre Grandeur a fait une œuvre destructive. Elle a ruiné pour de longues années, l'union parmi les catholiques du diocèse; elle y a planté la défiance, l'animosité entre fidèles et clergé des deux races. La haute autorité que représente un évêque s'est déconsidérée en se ravalant à ces manœuvres mesquines injustes et dissimulées qui sont celles des tyrans politiques qui, sous tous les cieux, ont voulu asservir une race à une autre. Vous avez reçu

le dépot d'un diocèse paisible et uni. Qu'est-il devenu?...

A ce clergé français décimé et bientôt presque anéanti vous substituez un clergé Irlandais hâtivement et imprudemment recruté, composé presque exclusivement d'hommes jeunes et inexpérimentés, des "baby-Priests" comme on les appelle non sans une nuance de dédain.

....

....

Et comparant la conduite des Pères français avec celle de ces jeunes Irlandais, il ajoutait que si les prêtres français de Castor étaient retirés, il avait bien envie de ne pas remettre les pieds à l'église tant qu'il serait dans l'Alberta. Et il caractérisait les procédés administratifs actuels ainsi: "There is no religion in all that."

Peut-on appeler prospère un diocèse affligé de pareilles misères, et cela après trois ans seulement de gouvernement irlandais? un diocèse pressuré par l'évêque qui réclame pour son cathedraticus 10 pour cent de tous les revenus paroissiaux non seulement ordinaires, mais même extraordinaires, un taux exorbitant qui fait l'étonnement de beaucoup de vos frères dans l'épiscopat? Et qu'espérer d'une administration qui, à défaut de vicaires généraux ecclésiastiques qui lui manquent, subit l'influence néfaste de deux vicaires généraux laïques, des Irlandais naturellement, méprisés par leurs propres compatriotes qui les décorent du nom de "crooks"? Le présent est triste. Et que sera-ce de l'avenir? Quand l'humain a supplanté le surnaturel, le travail de Dieu ne se fait point.

Réjouissez-vous donc, Monseigneur, nous partons. Au point de vue de la politique antifrançaise qui est la caractéristique de votre épiscopat, notre départ est un succès. Au point de vue de la justice et de la charité que tout homme doit à son semblable, qu'à fortiori un chrétien doit à un autre chrétien, et plus encore, un évêque à ses prêtres, surtout quand ces prêtres ont été méritants, dévoués, irrépréhensibles, votre succès est une triste défaite. Il marque une regression de l'esprit de justice et d'amour qui est l'essence de la religion catholique devant la misérable passion humaine d'un nationalisme étroit, ombrageux et exclusif. Ce succès, qui peut fortifier une faction, abaisse et affaiblit la majesté du caractère épiscopal. Dès maintenant, justice est rendue aux victimes, et c'est à elles que vont les sympathies d'une opinion malgré tout droite et saine et qui demeure étrangère à ces misérables menées irlandaises.

Il ne m'appartient pas de donner des conseils. Je me contente d'un vœu et d'une prière. Que Dieu daigne éclairer Votre Grandeur; qu'Il lui fasse comprendre le mal qu'elle sème, le bien qu'elle empêche, le scandale qu'elle donne à nos fidèles, les meurtrissures qu'elle inflige au cœur de ses enfants dans le sacerdoce; qu'Il lui donne de sentir l'affaiblissement qui en résulte pour une religion non seulement attaquée à l'extérieur, mais encore divisée

par l'action même de certains de ses évêques.

Que Dieu inspire à Votre Grandeur de faire un usage plus utile des dons qu'Il lui a départis. Au lieu de l'ambition mesquine de supplanter une race au profit d'une autre, qu'Il lui donne le noble désir de régner sur tous les coeurs en planant au-dessus de tous les partis dans les régions sacrées de la charité. Qu'Il lui donne la sainte passion de réaliser le programme du Christ: "ut unum sint", et alors, mais alors seulement, vous serez le digne successeur des deux saints évêques qui ont été avant vous l'honneur du siège d'Edmonton.

Je prie Votre Grandeur d'agréer l'assurance de mes sentiments de religieux respect en N. S.

H. VOISIN.

P. S.—Il semblerait que les Irlandais mettent à contribution toutes les méthodes dans leur lutte antifrançaise. Notre archevêque, en dépêchant un de ses prêtres irlandais à une paroisse mixte, lui faisait la recommandation suivante: "DROP THE FRENCH." Et à un autre, il résumait d'un mot les mêmes recommandations: "BE WISE." On ne peut pas être plus clair. Il est vrai que ces mots tombés depuis dans le public, n'avaient pas été prononcés pour lui!

Dans un de nos anciens postes, afin de discréditer les prêtres français, on use de moyens perfides. On insinue que le Père a saigné la paroisse, qu'il a pris des salaires exagérés, construit la maison appartenant à sa congrégation avec de l'argent des paroissiens, que sais-je!

Il est possible que la malignité irlandaise tente d'user de ces procédés lâches et injustes après mon départ. J'ai expliqué la situation à ma congrégation. J'ai fait officiellement constater par les trustees que je n'emportais que ce qui appartient strictement à notre congrégation, et, comme preuve à l'appui, j'envoie à Votre Grandeur leurs rapports dûment signés. Je suis prêt à faire prouver par la Banque du Commerce de Red Deer, que les fonds employés à l'érection de notre résidence ici étaient des fonds français (dons, collectes, emprunts) dûment transférés du Crédit Foncier de Paris à la Banque du Commerce de Red Deer en 1908.

J'ajoute enfin que je suis décidé à user de tous les moyens que confère la loi pour poursuivre tous ceux, quels qu'ils soient, qui tenteraient de me diffamer moi ou ma congrégation, en nous accusant de malhonnêteté ou de malversation.

J'ajoute que la population protestante de Red Deer, est outrée de l'injustice dont je suis la victime, que de différents côtés on a demandé à mes paroissiens de résister et de ne pas me laisser partir. D'autres ont donné le conseil: "Keep your priest and starve out your bishop."

C'est le SCANDALE. Et qui en est responsable? Est-ce la victime ou le persécuteur?